

PRÉSENTATION

Censure et autocensure du *Roman de la Rose* au *Voyant d'Étampes*

FRANÇOIS-EMMANUËL BOUCHER ET
MAXIME PRÉVOST

[L]es connaissances de surface peuvent s'accroître, sans empêcher le noyau de la connaissance de se rétrécir...

Hermann Broch¹

Le livre semble avoir été conçu pour brûler. Telle est du moins l'impression qui se dégage des sommes de Lucien X. Polastron et de Fernando Báez sur la destruction des bibliothèques à travers les âges, prenant toutes deux leur impulsion dans le massacre des bibliothèques et des antiquités occasionné par l'invasion américaine de l'Irak en 2003². Certes, les autodafés et, plus généralement, les effets de censure et de propagande (se déployant sans doute principalement dans ce qu'on *omet de dire*, ce qu'on passe sous silence) sont attestés par tous les historiens sérieux. On ne peut en dire de même de la réalité évasive de l'autocensure, c'est-à-dire de cette propension à taire en amont tout discours dont on sait qu'il pourra déplaire (aux autorités, au public, aux pairs).

L'histoire des idées, comme celle des représentations, semble souvent tenir pour acquis que l'expression philosophique et esthétique, voire politique ou sociale, ne dépend que des volontés des scripteurs,

1. *La mort de Virgile* (1945), trad. de l'allemand par Albert Kohn, Paris, Gallimard, 1955, p. 324.

2. Voir Lucien X. Polastron, *Livres en feu. Histoire de la destruction sans fin des bibliothèques*, Paris, Denoël, 2004, et Fernando Báez, *Histoire universelle de la destruction des livres. Des tablettes sumériennes à la guerre d'Irak* (2004), trad. de l'espagnol par Nelly Lhermillier, Paris, Fayard, 2008.

artistes et locuteurs, lesquelles, une fois publiées, pourront être avalisées (ou non) par ce que Cornelius Castoriadis appelle le « collectif anonyme³ », puis, parfois, s'instituer en « significations centrales » plus ou moins durables⁴. C'est faire l'économie d'une réflexion sur les différentes contraintes qui pèsent autant sur l'expression des idées que sur le domaine des représentations.

Ce dossier d'*Études françaises* s'intéresse à la liberté d'expression de même qu'à ses censures et autocensures à travers les âges, par l'exploration d'une série de cas de figure provenant de différentes époques. Certes, le contrôle politique s'exerce différemment sous la Terreur et sous le Second Empire, le « bibliocauste nazi⁵ » diffère de celui de l'Inquisition, le *devoir de ne pas dire* s'impose diversement à une multitude de réalités. Le sort abominable qui fut réservé à Giordano Bruno n'a rien de commun avec les contrariétés que subit aujourd'hui celui qui voit son compte suspendu sur les réseaux sociaux. Les limites à la liberté d'expression sont tantôt *hard* (exécution, autodafé, index, censure royale ou d'État), tantôt *soft* (autocensure, obéissance à ce que John Stuart Mill appelle « la "tyrannie de la majorité" »⁶), crainte de participer à la « désinformation » ou la « mésinformation », mais toujours présentes, à toutes les époques, sous une forme ou une autre. Il s'agit donc d'objectiver, au moins partiellement, quelle put être la nature de ces limites au fil de l'histoire afin de mieux saisir comment la régulation des discours s'exerce et se justifie par ceux qui la pratiquent, l'imposent ou la pensent nécessaire pour le maintien de l'ordre géné-

3. Voir Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société* (1975), Paris, Seuil, « Points. Essais », 1999, surtout p. 217-218.

4. Sur le concept de « signification imaginaire centrale », voir Cornelius Castoriadis : « Les significations centrales ne sont pas des significations "de" quelque chose – ni même, sinon en un sens second, des significations "attachées" ou "référées à" quelque chose. Elles sont ce qui fait être, pour une société donnée, la coappartenance d'objets, d'actes, d'individus en apparence les plus hétéroclites. Elles n'ont pas de "réfèrent" ; elles instituent un mode d'être des choses et des individus comme référé à elles. Comme telles, elles ne sont pas nécessairement explicites pour la société qui les institue. Elles sont présentifiées-figurées moyennant la totalité des institutions explicites de la société, et l'organisation du monde tout court et du monde social que celles-ci instrumentent. Elles conditionnent et orientent le faire et le représenter sociaux, dans et par lesquels elles continuent en s'altérant » (*ibid.*, p. 526).

5. Nous empruntons ce terme à Fernando Báez, *op. cit.*, p. 293-312.

6. « [E]n ce qui a trait aux spéculations politiques, la "tyrannie de la majorité" fait désormais partie des maux dont la société doit se méfier » (John Stuart Mill, *On Liberty* [1859], Londres, Penguin Books, « Penguin Classics », 1985, p. 62 ; « *in political speculations, "the tyranny of the majority" is now generally included among the evils against which society requires to be on its guard* » ; nous traduisons).

ral, pour le triomphe du bien commun, ou encore pour celui de leurs propres intérêts.

Dans plusieurs passages de *Soixante-dix s'efface*, Ernst Jünger développe une réflexion sur les nombreuses conséquences du désenchantement wébérien du monde. Il en interroge les effets sur la production des discours et sur les modes du comportement humain, affirmant que cette « démystification vise à rendre les personnes et leur conduite dociles aux lois du monde des machines⁷ ». S'il est contrôlé depuis le sommet de l'État, le langage peut en venir à constituer, puis à instituer, un nouveau rapport à la réalité qui créera un état quasi général d'auto-censure. Être réduit au silence est au cœur des systèmes de répression. C'est bien entendu le cas en société totalitaire, mais les démocraties libérales parviennent-elles toujours à préserver une version maximale de la libre pensée? Avec des degrés multiples, l'autocensure apparaît comme une nécessité de l'intégration à l'ordre politique, économique et social. Ne pas savoir se taire ne va pas sans risque. La libre expression a un coût variable que cherche souvent à objectiver, selon sa compréhension du moment, celui qui l'exerce.

Une attention portée au temps long et à divers états de société pourrait se révéler susceptible de jeter un éclairage historique sur les querelles ayant ces dernières années déchiré le monde universitaire : la liberté universitaire (menacée, voire morte selon certains⁸, bien portante selon d'autres⁹), la culture de l'annulation (trionphante selon les uns, grandement exagérée selon les autres), le « déminage éditorial » (procédant de la censure selon les uns, mais pour les autres du simple

7. Ernst Jünger, *Soixante-dix s'efface. I. Journal 1965-1970*, trad. de l'allemand par Henri Plard, Paris, Gallimard, « Du monde entier », 1984, p. 199.

8. Parmi les « inquiets », mentionnons Normand Baillargeon (dir.), *Liberté surveillée. Quelques essais sur la parole à l'intérieur et à l'extérieur du cadre académique*, Montréal, Leméac, 2019 ; Isabelle Arseneau et Arnaud Bernadet, *Liberté universitaire et justice sociale*, Montréal, Liber, 2022 ; Alain Deneault, *Mœurs. De la gauche cannibale à la droite vandale*, Montréal, Lux, « Lettres libres », 2022. — Précisons que les auteurs de ces lignes ne figureraient pas parmi les inquiets avant l'ainsi nommée « affaire Verushka Lieutenant-Duval » qui a secoué l'Université d'Ottawa en 2020 et 2021 : voir Anne Gilbert, Maxime Prévost et Geneviève Tellier (dir.), *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, Montréal, Leméac, 2022.

9. Appelons-les les « optimistes ». Voir par exemple Judith Lussier, *On ne peut plus rien dire. Le militantisme à l'ère des réseaux sociaux*, Montréal, Cardinal, 2019 ; Francis Dupuis-Déri, *Panique à l'Université. Rectitude politique, « wokes » et autres menaces imaginaires*, Montréal, Lux, « Lettres libres », 2022 ; Laure Murat, *Qui annule quoi? Sur la « cancel culture »*, Paris, Seuil, « Libelle », 2022.

bon sens)¹⁰. Les articles ici réunis couvrent le Moyen Âge (Isabelle Arseneau étudie la réception du *Roman de la Rose*), la Renaissance (Mawy Bouchard s'intéresse à l'occultation du *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie dans l'essai « De l'amitié » de Montaigne), le XVIII^e siècle (Geneviève Boucher analyse la propagande robespierriste), le XIX^e siècle (Maxime Prévost, le Victor Hugo du Second Empire ; Kathyne Fontaine, les « représentations africaines chez Pierre Loti et Jules Verne »), le XX^e siècle (François-Emmanuel Boucher, le journal intime, *Ultima Necat*, de Philippe Muray) et le XXI^e siècle (Arnaud Bernadet, le roman *Le voyant d'Étampes* d'Abel Quentin).

La périodisation retenue – du XIII^e au XXI^e siècle – n'est pas le fruit d'une ambition encyclopédique, mais ressort davantage d'un choix délibéré : seul le temps long permet de mieux distinguer ce qui relève des configurations propres à chaque régime de ce qui constitue des invariants structurels. Il fait apparaître une continuité que l'étude d'une seule période aurait masquée : la censure spectaculaire coexiste avec des formes diffuses de contrôle intériorisé, et c'est souvent le second, moins visible, qui s'avère le plus durable et le plus actif. La sélection des articles obéit à un double principe de représentativité : des périodes, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, et des formes de censure, de la contrainte d'État aux mécanismes les plus silencieux de régulation sociale.

Censures et propagandes

Jean-Jacques Pauvert, connaisseur en la matière, définissait ainsi la censure : « Il y a CENSURE lorsqu'un pouvoir quelconque empêche, par un moyen quelconque, un ou plusieurs individus de s'exprimer librement, par le procédé qu'il a ou qu'ils ont choisi¹¹. » Si la censure désigne, au sens de Pauvert, l'acte par lequel un pouvoir extérieur entrave l'expression, l'autocensure en est la forme intériorisée et la plus redoutable :

10. Pour un tour d'horizon de cette question, voir Maxime Prévost, « Vers un déminage éditorial rétrospectif ? », dans Victoire Feuillebois et Bertrand Marquer (dir.), *Le XIX^e siècle : actuel ou intempestif ?*, colloques Fabula, 2024, 25 § (disponible en ligne : 10.58282/colloques.13509).

11. Jean-Jacques Pauvert, *Nouveaux (et moins nouveaux) visages de la censure*, suivi de *L'affaire Sade*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 22. Absolutiste de la liberté d'expression, Pauvert a connu de nombreux démêlés avec la justice pour avoir publié Sade, Pauline Réage et Georges Bataille, notamment.

elle ne laisse pas de traces et produit rarement des martyrs. Tout régime de censure suffisamment durable finit par produire son propre régime d'autocensure, rendant la contrainte externe progressivement superflue. C'est cette transition – du bras de fer visible entre le pouvoir et la parole vers une régulation souterraine que les sujets exercent eux-mêmes – que les différents articles s'attachent à documenter.

Ces phénomènes se présentent sous des formes très diverses que notre dossier entend décrire et distinguer de manière à faire surgir des mécanismes analogues : l'autocensure volontairement théorisée comme sagesse politique face à la pression des guerres de religion (Mawzy Bouchard) ; la censure propagandiste qui abolit jusqu'au désir de la parole dissidente (Geneviève Boucher) ; la censure étatique qui se pérennise en déléguant aux acteurs discursifs eux-mêmes la responsabilité de bien se réguler (Maxime Prévost) ; la censure douce exercée par les contraintes éditoriales et les attentes du marché (Kathryne Fontaine) ; la parole intime qui lutte en vain pour se soustraire au dressage discursif (François-Emmanuel Boucher) ; et, enfin, la censure diffuse émanant non plus d'un pouvoir central mais d'une logosphère anonyme (Arnaud Bernadet). En amont, Isabelle Arseneau explique comment la tradition manuscrite médiévale a inventé, bien avant la modernité, la plupart des stratégies de contournement que les siècles suivants n'ont fait que réactiver.

Censure et propagande sont le yin et le yang du contrôle de la pensée : une dialectique constante s'opère entre ce qu'il faut montrer et ce qu'il faut cacher, ce qu'il faut mettre de l'avant et ce qu'il faut interdire. Si cette dialectique est bien menée, tant la censure que la propagande deviennent invisibles pour la plupart des observateurs et s'appellent plutôt « information ». L'autocensure est la gardienne de ce fragile équilibre : il faut que le citoyen sache instinctivement que certains sujets, certaines opinions, certains groupes, certains intérêts n'appartiennent pas à la société polie. La destruction ou l'interdiction de livres n'est que la partie visible de cet iceberg. Les diktats de l'euphémisation exerceraient un contrôle encore plus subtil que le martèlement de la langue de bois, au point de parvenir à désamorcer toute tentative de s'opposer radicalement à quoi que ce soit.

Isabelle Arseneau ouvre la marche en se plongeant dans la matérialité des manuscrits du *Roman de la Rose*, texte le plus copié et le plus débattu du Moyen Âge français : avant l'émergence d'une censure institutionnalisée, les copistes, les éditeurs et les lecteurs inventent

eux-mêmes diverses stratégies de contournement, balisant, atténuant, périphrasant les passages ou les propos qu'ils jugent « délicats » sans jamais (sauf de très rares exceptions) toucher à la lettre du texte. Cet exemple édifiant et fondateur suggère que l'autocensure précède le dispositif répressif et lui survit.

Mawzy Bouchard étudie, pour sa part, le seul cas de notre dossier où un auteur théorise explicitement sa propre pratique de l'autocensure : face au *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, Montaigne met en scène son renoncement à publier, rendant visible ce qui, dans l'autocensure, demeure communément invisible. Ce geste paradoxal – censurer pour mieux attirer l'attention sur ce qui doit être tu – confère à l'article de Mawzy Bouchard une valeur théorique qui excède son objet historique.

Geneviève Boucher examine le cas limite de la Terreur robespierriste, où la censure atteint une forme radicale : en faisant de « la haine des ennemis » le complément indispensable de la vertu républicaine, la propagande acquiert un pouvoir de quasi-ensorcellement, rendant paradoxalement le recours à toute autre forme de censure brutale beaucoup moins nécessaire. Ce mécanisme – la censure qui se rend invisible en devenant émotion collective partagée – constitue la matrice de plusieurs types de propagande qui reposent sur une exacerbation du pathos.

L'article de Maxime Prévost enrichit ce tableau en montrant comment, sous le Second Empire, la censure étatique parvient à se pérenniser sans violence permanente : le système des « avertissements » délègue aux journalistes eux-mêmes la responsabilité de réguler leurs discours, ce qui illustre la transition opérante entre censure directe et autocensure institutionnalisée. Face à ce dispositif, Victor Hugo représente le cas inverse et symétrique : « la contre-attaque linguistique » comme seule forme de résistance possible depuis l'exil.

Kathryne Fontaine déplace le regard vers des mécanismes plus discrets que pratique aussi la censure : les romans africains de Verne et de Loti, encore très lus aujourd'hui, sont façonnés non par une interdiction explicite mais par une autocensure structurelle antérieure à l'écriture elle-même. La valeur de représentativité de ce corpus est double. Il illustre la « censure anticipée », au sens où l'entend Pierre Bourdieu – les contraintes économiques du marché qui façonnent le dicible en amont de toute énonciation –, et montre comment la censure coloniale n'avait pas besoin de s'exercer : l'Afrique était un espace

textuel sans garde-fous, livré aux projections d'un imaginaire européen que personne ne contestait.

C'est précisément cette question – que dit un sujet lorsqu'il s'efforce de soustraire sa parole à tout conditionnement institutionnel? – que pose l'article de François-Emmanuel Boucher, qui porte sur le journal intime, *Ultima Necat*, de Philippe Muray. Figure exemplaire d'un écrivain professionnel évoluant dans l'univers éditorial parisien tout en prétendant s'en affranchir, Muray fait de sa pratique diariste, échelonnée sur plus de trois décennies, le lieu d'une émancipation revendiquée. François-Emmanuel Boucher explore la dynamique d'une parole qui se dit émancipée à partir des multiples tractations qu'elle opère avec le milieu qu'elle prétend combattre. L'autocensure ne s'abolit pas : elle mue, se négocie puis se réinvente dans les profondeurs d'un moi que met en scène l'écriture de l'intime.

Arnaud Bernadet termine le parcours avec *Le voyant d'Étampes* d'Abel Quentin, roman dont la valeur de représentativité est d'un ordre particulier : c'est une œuvre littéraire qui prend la censure contemporaine pour objet, créant une mise en abyme où la fiction elle-même devient instrument d'analyse. La culture du bannissement y apparaît comme le stade actuel d'une évolution que notre dossier s'efforce de suivre depuis le XIII^e siècle : la censure diffuse, horizontale, exercée non plus par un pouvoir central, inquiet et contrôlant, mais par une logosphère anonyme, au nom des valeurs mêmes – justice, égalité, respect des différences, dignité humaine – qui constituaient historiquement le ressort de la résistance à la censure.

Bien sûr, le monothéisme, depuis Akhenaton¹² jusqu'aux Talibans, en passant par l'Inquisition espagnole, est un grand destructeur de livres : un seul dieu, un seul livre¹³. On estime qu'un à deux millions de livres ont été brûlés par la seule Inquisition espagnole (à une époque, donc, de rareté et de faible circulation de l'imprimé)¹⁴. On pourrait

12. « En Égypte, le pharaon et poète Akhenaton, en bon monothéiste, a fait brûler tous les livres religieux antérieurs à son règne pour imposer sa propre littérature sur le dieu Aton » (Fernando Báez, *op. cit.*, p. 31).

13. « Comme les musulmans après eux, les chrétiens (ou les juifs) des origines sont des gens d'un seul livre, conviction qui entraîne souvent le mépris voire la destruction de tous les autres » (Lucien X. Polastron, *op. cit.*, p. 55).

14. *Ibid.*, p. 145. Voir aussi Henry Kamen, *Histoire de l'Inquisition espagnole*, trad. de l'anglais par Tanette Prigent et Hélène Delattre, Paris, Albin Michel, 1966 (surtout le chapitre V, « La loi du silence », p. 79-113).

aussi évoquer l'éradication de la culture écrite précolombienne¹⁵. Polastron appelle «génicide» cette volonté d'éradication «qui fait au génie d'un peuple ce que le génocide est à sa chair¹⁶». Fernando Báez propose, pour sa part, le néologisme «bibliocauste» pour désigner cette destruction de livres constituant «la tentative d'annihiler une mémoire qui constitue une menace directe ou indirecte pour une autre mémoire supposée supérieure¹⁷». Et ce qui n'est pas détruit par le feu l'est très souvent par la «moralité» (s'attaquant à travers les âges à certains auteurs de prédilection, par exemple Ovide¹⁸) ou par l'indifférence¹⁹. C'est un autre aspect des mécanismes de la censure : la neutralisation par le silence.

Le sujet des sociétés occidentales contemporaines a parfois la naïveté de croire que la censure et la propagande concernent toujours l'*ailleurs*, géographique ou temporel. C'est faire l'économie d'une réflexion sur ce que le sociologue et philosophe Jacques Ellul appelle «la propagande d'intégration», à savoir «la propagande des nations évoluées, et caractéristique de notre civilisation»²⁰. S'inspirant sans doute (et sans l'admettre) de ce dernier, Guy Debord décrivait le «spectaculaire intégré» caractérisant notre univers social, c'est-à-dire un monde du présent perpétuel où le passé devient hors norme, voire déviant, où «[c]e dont le spectacle peut cesser de parler pendant trois

15. «Le conquistador est là pour tuer et prendre, le religieux pour effacer ; l'évêque remplit sa mission tout en satisfaisant son désir conscient de détruire la mémoire et l'orgueil des autochtones» (Lucien X. Polastron, *op. cit.*, p. 156). Voir aussi Fernando Báez, «Les codex brûlés au Mexique», dans *op. cit.*, p. 169-180.

16. Lucien X. Polastron, *op. cit.*, p. 222. Voir aussi : «Il n'y a pas d'identité sans mémoire. Si l'on ne se souvient pas de ce qu'on est, on ne sait pas qui on est. Au cours des siècles, nous avons vu que lorsqu'un groupe ou une nation tente de soumettre un autre groupe ou une autre nation, la première chose qu'il fait est d'essayer d'effacer les traces de sa mémoire pour reconfigurer son identité» (Fernando Báez, *op. cit.*, p. 25).

17. *Ibid.*, p. 27.

18. «Auguste, le défenseur de Virgile, réduisit en cendres des milliers d'ouvrages, non sans invoquer la raison d'État. C'est lui qui en l'an 8 interdit la circulation de l'*Ars amatoria* (*L'art d'aimer*) d'Ovide (ouvrage brûlé de nouveau à Florence par Savonarole en 1497, puis vers 1599 en Angleterre dans la version de l'espion et dramaturge Christopher Marlowe, sur ordre des archevêques de Canterbury et de Londres)» (*ibid.*, p. 116). Voir aussi Carole Talon-Hugon : «L'université Columbia de New York a retiré de son programme d'enseignement des arts *Les métamorphoses* d'Ovide au motif qu'il y est trop souvent question de viols et de rapt» (*L'art sous contrôle. Nouvel agenda sociétal et censures militantes*, Paris, Presses universitaires de France, 2019, p. 40-41).

19. «L'indifférence des chrétiens à l'égard de la littérature païenne a entraîné, entre autres, l'extinction naturelle de nombreux livres» (Fernando Báez, *op. cit.*, p. 129).

20. Jacques Ellul, *Propagandes* (1962), Paris, Économica, «Classiques des sciences sociales», 1990, p. 89.

jours est comme ce qui n'existe pas» et où s'impose un «faux sans réplique» médiatique : «Le seul fait d'être désormais sans réplique a donné au faux une qualité toute nouvelle. C'est du même coup le vrai qui a cessé d'exister presque partout, ou dans le meilleur cas s'est vu réduit à l'état d'une hypothèse qui ne peut jamais être démontrée»²¹.

Autocensures

Aux «inquiets» susmentionnés, il faudrait ajouter Pierre Hébert, qui écrivait en 2023 : «[J]e flaire aujourd'hui des formes anciennes de censure que naïvement je croyais disparues à jamais : autodafés, expressions ou mots interdits, œuvres inscrites dans un *Index* désormais laïcisé²².» On pourrait soutenir que la principale conséquence du retour de ces «formes anciennes de censure» réside dans une autocensure latente, présente à toutes les époques, sans doute, mais jamais davantage qu'aujourd'hui, décuplée par sa capacité de ruine professionnelle, sociale, et économique. Kathryne Fontaine identifie une «forme de censure [...] qui relève davantage du calibrage émotionnel que de la révision idéologique» pour désigner les exigences subtiles qui forcent à polir le discours, à le moduler au goût du jour, toujours dans le but de le rendre audible et acceptable, c'est-à-dire à la fois conforme aux lois du marché et à l'horizon d'attente du lecteur. La censure autant que l'autocensure, qui reste sa forme la plus aboutie, la plus «société libre», ont migré de la tutelle d'un pouvoir central tout-puissant à une quantité effarante de meutes discursives décidées à tuer métaphoriquement leurs opposants. Le harcèlement psychologique opère souvent en temps continu. La tactique de la censure s'apparente à celle des gangs de rue : dressage par la peur, féodalisation économique et alignement. Si l'on pose le tryptique «émetteur / agent tiers / récepteur», et si la censure «naît de l'imposition de l'agent tiers», observons, avec Pierre Hébert, que cet «agent tiers» «peut être le créateur lui-même ; il s'agit alors évidemment d'autocensure»²³. Celle-ci est évasive, «trompeuse,

21. Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle* (1988), Paris, Gallimard, «Folio», 1996, p. 35 et 26-27.

22. Pierre Hébert, *Faut-il (encore) protéger la fiction? Combats pour la liberté d'écrire et de lire au Québec*, Montréal, XYZ, 2023, p. 10. Et : «La fiction, au Québec et ailleurs, fait actuellement l'objet d'un opprobre déconcertant, désormais inscrit non seulement dans les propos, mais, aussi, dans des gestes de proscription acceptés, souhaités même, par une (presque insaisissable) partie de la collectivité, alors que l'on eût cru que la censure, dans notre société libérale, devait à tout le moins se cacher» (*ibid.*, p. 14).

23. *Ibid.*, p. 16-17.

mystificatrice, puisque, le plus souvent, elle ne laisse pas de traces, traces qui sont la nourriture de la mémoire²⁴. C'est dire que l'étude historique du phénomène est particulièrement délicate. Faire taire avant même que le propos devienne audible devient la finalité fondamentale de ce type inusité de répression politique.

À différents moments de l'histoire, et en différents lieux, l'autocensure a été érigée en système : celui des « avertissements » sous le Second Empire français, chargeant effectivement les directeurs de presse de contrôler leur rédaction, ou le code Hays hollywoodien, à savoir le système d'autocensure auquel se sont astreints les studios de 1934 à 1966 pour éviter toute forme d'ennui avec la justice locale ou nationale²⁵. Geneviève Boucher étudie en ces pages l'un de ces moments, la Terreur, où s'affolent propagande et censure – et où l'autocensure (qu'elle qualifie d'« appels à l'autorégulation²⁶ ») devient essentielle à la survie sociale, voire à la survie tout court. Mais, de nos jours, « la propagande d'intégration » décrite par Jacques Ellul tend à faire en sorte que chaque individu devienne son propre censeur, rendant la censure superfétatoire : les sujets « délicats », tabous, voire interdits, sont moisson, de même que les chambres d'écho. La liste des sujets à éviter est rapidement apprise. À cet état de fait s'ajoute la « censure militante » dont parle Pierre Hébert pour désigner « cet arsenal de nouvelles contraintes qui pèsent sur le pouvoir d'imaginer²⁷ », lesquelles s'exercent sans le contrôle actif de l'État. Pensons, par exemple, aux accusations d'« appropriation culturelle » évoquées ici par Arnaud Bernadet.

Guy Debord écrivait : « Hormis un héritage encore important, mais destiné à se réduire toujours, de livres et de bâtiments anciens, qui du reste sont de plus en plus souvent sélectionnés et mis en perspective selon les convenances du spectacle, il n'existe plus rien, dans la culture et dans la nature, qui n'ait été transformé, et pollué, selon les moyens et les intérêts de l'industrie moderne²⁸. » Selon Jacques Ellul, la propagande

24. *Ibid.*, p. 150.

25. Sur l'autocensure à Hollywood, voir Leonard J. Leff et Jerold D. Simmons, *The Dame in the Kimono. Hollywood, Censorship, and the Production Code*, Lexington, University Press of Kentucky, 2001.

26. Dans le résumé de son article.

27. Pierre Hébert, *op. cit.*, p. 169. Voir aussi Carole Talon-Hugon : « Ce tournant moralisateur ne consiste pas seulement dans le développement de nouvelles formes de fonctionnalisme artistique, mais aussi dans la puissance de la critique morale et de la censure » (*op. cit.*, p. 8).

28. Guy Debord, *op. cit.*, p. 23.

«constitue (ou accélère la constitution) d'un type d'homme sans passé et sans avenir, recevant à chaque instant sa tranche de pensée et d'action, formant une sorte de personnalité discontinue et qui a besoin de recevoir sa continuité de l'extérieur²⁹». Le dressage alourdit les capacités dissociatives de même que l'aptitude à se percevoir *autre*. Il rend acceptable la seule soumission au présent. C'est dire que, pour l'un comme pour l'autre, les traces du passé, et particulièrement sans doute de la littérature du passé, peuvent être salvatrices. Elles créent des brèches de lumière dans une doxa souvent étouffante, ce que, on l'a vu, l'un appelle le «spectaculaire intégré», l'autre «la propagande d'intégration».

Nous mettons l'accent sur la littérature du passé. En effet, s'il existe une fonction à la littérature dans l'ensemble du discours social, n'est-elle pas précisément de redéfinir les limites du dicible et du pensable contre les orthodoxies qui n'auraient plus cours à l'intérieur de «l'espace littéraire»? Or, il semble bien que nous vivions une période (réversible?) caractérisée par ce que Pierre Hébert appelle l'*illitéralité*³⁰: la littérature ne constituant plus une valeur sociale, elle ne peut se réclamer d'aucun statut d'exception. Les mêmes prescriptions et les mêmes interdits s'appliquent au texte littéraire et au discours politique ou publicitaire. Une circulaire d'épicerie et un roman partageraient un même statut textuel.

Une telle «illitéralité» découle-t-elle de l'indifférence générale face à la littérature ou en est-elle la cause? Il est difficile, sinon impossible, de répondre à une telle question, mais observons que notre époque ne génère plus d'auteurs exerçant le même ascendant que Voltaire et Rousseau sur le XVIII^e, Dickens et Hugo sur le XIX^e ou Hemingway et Camus sur le XX^e siècle. Si la littérature sert de baromètre, les autocensures semblent se révéler plus efficaces que les censures d'antan.

L'oubli du livre

Le jeune Jules Verne, plus visionnaire que le pensait l'éditeur Pierre-Jules Hetzel qui rejeta avec dédain le manuscrit de *Paris au XX^e siècle*,

29. Jacques Ellul, *op. cit.*, p. 209. «Un clou chasse l'autre. Les faits anciens sont chassés par les nouveaux. Il ne peut y avoir aucun exercice de la pensée dans ces conditions. Et de fait, l'homme moderne ne pense pas sur les problèmes d'actualité, il les ressent, il réagit mais ne prend pas conscience, pas plus qu'il ne prend de responsabilités. Encore est-il bien plus incapable de réaliser une contradiction entre des faits successifs; la capacité d'oubli de l'homme est sans limite» (*ibid.*, p. 59-60).

30. Voir Pierre Hébert, *op. cit.*, p. 160 et suiv.

écrivait au milieu du Second Empire en imaginant le monde à venir : « Si personne ne lisait plus, du moins tout le monde savait lire, écrire même³¹. » Dans le véritable Paris du xx^e siècle, Guy Debord écrivait pour sa part : « [T]andis que l'analphabète était, on sait, celui qui n'avait jamais appris à lire, l'illettré au sens moderne est, tout au contraire, celui qui a appris la lecture (et l'a même *mieux apprise* qu'avant, peuvent du coup témoigner froidement les plus doués des théoriciens et historiens officiels de la pédagogie), mais qui l'a par hasard *aussitôt oubliée*³². » On se rappelle que, dans 1984, Orwell imaginait un monde totalitaire dans lequel l'État s'appliquait à modifier la lettre du passé, en réécrivant les livres et faisant disparaître les originaux (vision devenant de nos jours de plus en plus vraisemblable, à l'ère des bibliothèques électroniques, manipulables par des pirates informatiques chevronnés – ou simplement par le pouvoir légitime des sociétés démocratiques³³). Mais ceux qui ont parlé des censures s'appliquant à la lettre du passé avec le plus de pertinence sont sans doute H. G. Wells et Ray Bradbury, celui-ci avec pessimisme, celui-là avec un optimisme qu'on pourrait qualifier de délirant.

En effet, dans un roman futuriste qui se voulait davantage prophétique que dystopique (*The Shape of Things to Come. The Ultimate Revolution*), H. G. Wells, le saint patron des globalistes actuels (Organisation des Nations Unies et institutions afférentes), annonçait en 1933 que l'éducation serait la clé de voûte de tout changement social, la clé ouvrant un monde nouveau, affranchi des anciennes identités nationales. Nulle part ailleurs que dans l'éducation, analysait son narrateur du xxii^e siècle, aura été mise en œuvre une forme aussi parfaite de démolition contrôlée précédant l'inévitable et souhaitable reconstruction. Pour ce faire, il aura fallu un changement de paradigme faisant passer l'éducation de la transmission des savoirs passés à l'imposition de nouvelles formes de pensée. L'éducation, de conservatrice, est devenue militante, alors qu'avant le xxi^e siècle, écrit Wells, elle avait été conservatrice et traditionaliste, et devait donc être bouleversée de fond en comble avant l'institution d'un nouvel ordre

31. Jules Verne, *Paris au xx^e siècle*, publié par Piero Gondolo della Riva, Paris, Hachette / Le Cherche-midi éditeur, « Le Livre de poche », 1994, p. 28.

32. Guy Debord, *op. cit.*, p. 62.

33. Fernando Báez écrivait ainsi en 2008 : « Le jour n'est pas éloigné où, au lieu du feu, les biblioclastes utiliseront des programmes informatiques dévastateurs et "propres" » (*op. cit.*, p. 397).

mondial³⁴. Les « nouveaux puritains », ajoute-t-il, sont ainsi parvenus à « “désinfecter” » la vieille littérature, laquelle a cessé d’être une source de mauvais exemples sociaux et existentiels doublée d’une source de démoralisation collective³⁵. S’il semble raisonnable de postuler, à l’encontre du diagnostic de Wells, que les guerres culturelles divisant actuellement, à l’échelle internationale, divers campus universitaires, participent d’un moment précis de l’histoire qui passera, tombant progressivement dans l’indifférence sous le poids de ses propres outrances, le moment pourra néanmoins sembler dangereux pour la tentation du déminage éditorial rétrospectif qu’il cherchera vraisemblablement à instituer ; car celui-ci, de manière insidieuse, et dans la durée, pourrait effectivement se donner le mandat de transformer la lettre du passé.

On retient généralement que la vision pessimiste de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury s’attache à un monde dans lequel les services des pompiers, désormais pyromanes, sont sollicités pour carboniser toute bibliothèque, tout livre, toute demeure dans laquelle subsisterait un exemplaire de Voltaire ou de Shakespeare. Cependant, on oublie souvent l’insistance de l’auteur sur cette idée clé : les pompiers sont à peine sollicités. Comme l’explique le fonctionnaire Beatty au pompier

34. Nous paraphrasons ce roman qui n’a jamais été traduit en français. Voir H. G. Wells, *The Shape of Things to Come. The Ultimate Revolution* (1933), éd. de Patrick Parrinder, notes de John S. Partington, Londres, Penguin Classics, 2005, p. 142 par exemple : « Notre éducation est l’initiation au progrès révolutionnaire continu de la vie. Mais, avant le ^{xx}^e siècle, l’éducation était essentiellement un processus conservateur. Elle était si rigoureusement et si totalement traditionnelle que sa vaste désorganisation constituait un préalable inévitable à la fondation d’un monde nouveau. » (« *Our education is the introduction to the continual revolutionary advance of life. But education before the twenty-first century was essentially a conservative process. It was so rigorously and completely traditional that its extensive disorganization was an inevitable preliminary to the foundation of a new world* » ; nous traduisons.)

35. « Les Nouveaux Puritains “désinfectèrent” par exemple l’ancienne littérature. Il nous est aujourd’hui difficile d’y voir une nécessité urgente. Ces vieux récits, pièces et poèmes nous semblent véhiculer les systèmes de motivation les plus étranges et les plus incompréhensibles qu’on puisse concevoir, et nous ne pouvons imaginer que des gens aient pu être détournés de leur voie par eux ; ils auraient tout aussi bien pu s’égarer devant les figures d’un paravent chinois ou d’un sarcophage hellénique. Mais, avant la persécution, ces livres étaient, selon l’expression d’un censeur, des “haillons fiévreux”. Ils tenaient lieu de “vie réelle”. Ils fournissaient des modèles de comportement et de conduite générale. » (« *The New Puritans “disinfected” the old literature, for example. It is hard to see that now as an urgent necessity. These old stories, plays and poems seem to us to convey the quaintest and most inexplicable systems of motivation conceivable, and we cannot imagine people being deflected by them ; they might as easily be led astray by the figures on a Chinese screen or an Hellenic sarcophagus ; but before the persecution those books were, as one censor called them, “fever rags.” They stood then for “real life.” They provided patterns for behaviour and general conduct* », *ibid.*, p. 376 ; nous traduisons.)

récalcitrant Freitag : « De la maternelle à l'université et retour à la maternelle. Vous avez là le parcours intellectuel des cinq derniers siècles ou à peu près³⁶. » C'est dire que le public, avant l'instauration des services de pompiers incendiaires, avait déjà, pratiquement, perdu l'envie, voire la capacité, de fréquenter les livres : « Tout ça n'est pas venu d'en haut. Il n'y a pas eu de décret, de déclaration, de censure au départ, non ! La technologie, l'exploitation de la masse, la pression des minorités, et le tour était joué, Dieu merci³⁷. » Lorsque Freitag découvre la résistance clandestine, il constate que celle-ci est principalement animée par de vieux professeurs de littérature qui, tel le Faber du roman, avaient assisté plusieurs décennies auparavant à la fermeture de leurs facultés et départements désaffectés³⁸. Ce personnage résume la situation à Freitag en deux courtes phrases : « N'oubliez pas que les pompiers sont rarement nécessaires. Les gens ont d'eux-mêmes cessé de lire³⁹. »

Lucien X. Polastron propose le néologisme anglais *deaccession*⁴⁰ pour désigner la science de l'élagage des bibliothèques (on pourrait proposer en français le mot « désacquisition »), observant par ailleurs « une réalité terrifiante pour l'avenir : tout un héritage de bibliothèques [...] est à la merci de personnels incultes sinon ignares et à tout le moins immotivés⁴¹ ». Une « désacquisition » de la British Library fit grand bruit à partir de l'été 2000, lorsque la presse révéla que plus de quatre-vingt mille ouvrages avaient été jetés⁴². Ce n'était qu'un début, et un seul exemple parmi tant d'autres⁴³. Et l'indifférence pourrait fort bien accomplir ce que la « désacquisition » épargnera.

Les flammes seraient-elles désormais superflues ? Si son destin initial fut de brûler, le livre semble aujourd'hui confiné à l'indifférence, puis à l'oubli.

36. Ray Bradbury, *Fahrenheit 451* (1953), trad. de l'anglais par Jacques Chambon et Henri Robillot, Paris, Gallimard, « Folio. Science-fiction », 2000, p. 92.

37. *Ibid.*, p. 96.

38. « Le vieil homme [Faber] avait avoué être un professeur d'anglais retraité qui s'était fait jeter à la rue quarante ans plus tôt à la fermeture, par manque d'élèves et de crédits, de la dernière école d'arts libéraux » (*ibid.*, p. 115-116).

39. *Ibid.*, p. 133.

40. Lucien X. Polastron, *op. cit.*, p. 316.

41. *Ibid.*, p. 190.

42. Voir *ibid.*, p. 322.

43. Notre exemplaire de l'*Histoire universelle de la destruction des livres* de Fernando Báez, commandé sur le site Abebooks, est affublé d'un autocollant « Sorti des inventaires » et du sceau de la Bibliothèque municipale de Moulins.